Elias Canetti

Humains à Durée Limitée

(Die Befristeten)

Traduction française de
François Rey et Henri Christophe
Révision par Henri Christophe

Répertoire Germanique

Editions du Brigadier

Nous sommes dans un monde où l'incertitude de la mort a disparu, puisque le nom de chaque personne est précisément celui du nombre d'années qu'il lui est donné de vivre. Une autorité centrale contrôle et gère les décès, et les gens sont heureux, l'angoisse devant l'aléa ultime de l'existence n'ayant plus de raison d'être. Seul un homme du nom de Cinquante conteste le système...

Dans cette dystopie datant des années 1950, avant la découverte de l'ADN et des manipulations génétiques, et avant les débats sur la fin de vie, l'auteur s'interroge sur les implications psychologiques qu'auraient ce système, et imagine les conséquences d'une remise en cause radicale de l'ordre établi.

Elias Canetti (1905-1994) est un écrivain bulgare de langue allemande qui a débuté sa carrière littéraire dans la Vienne de l'entre-deux-guerres, Il a ensuite dû, comme tant d'autres, quitter l'Autriche en 1938 pour se réfugier à Londres. Son œuvre comporte trois pièces de théâtre, un roman, des écrits autobiographiques ainsi que de très vastes et nombreux essais philosophiques et sociologiques. Elias Canetti a reçu le prix Nobel de littérature en 1981.

Les Editions du Brigadier ont entrepris de publier l'intégralité du théâtre d'Elias Canetti, dans une traduction révisée par Henri Christophe.

Prix : 13,00 €
ISBN : 978-2-494702-71-4

9 782494 702714

EDITIONS DU BRIGADIER

Personnages

Cinquante

L'Ami

Le Capsulant, inspecteur des morts

L'Un

L'Autre

Mère, Trente-deux

Garçon, Soixante-dix

Homme, docteur, Quarante-six

Femme, Quarante-trois

Grand-mère

Petite-fille

Le jeune Dix

Deux collègues

Le couple

Jeune femme, à l'enterrement de son enfant

Deux jeunes messieurs, Vingt-huit et Quatre-vingts

Deux dames

Chœur des inégaux

Deux très vieilles femmes, Quatre-vingt-treize et Quatre-vingt-seize

L'Un. — En ce temps-là !

L'Autre. — En ce temps-là ? Tu crois à cette histoire à dormir debout ?

L'Un. — Mais c'était vraiment comme ça. Tu n'as qu'à consulter les rapports des témoins oculaires.

L'Autre. — Parce que tu les as lus ?

L'Un. — Bien sûr. C'est pour ça que je te raconte.

L'Autre. — Et qu'est-ce qu'ils disent ?

L'Un. — Ce que je viens de te dire. Un homme est sorti de chez lui pour aller acheter des cigarettes. Il dit à sa femme : « J'en ai pour cinq minutes, je reviens de suite. » Il franchit le seuil de la maison et va traverser, le tabac se trouvait en face. Soudain une voiture tourne le coin et le renverse. Il reste à terre. Double fracture du crâne.

L'Autre. — Alors ? Ensuite ? On l'a transporté à l'hôpital et remis sur pied. Il a passé quelques semaines à l'hôpital.

L'Un. — Non. Il est mort.

L'Autre. — Mort. C'était son *Instant*.

L'Un. — Non, justement. C'est là que ça se complique.

L'Autre. — Comment s'appelait-il ?

L'Un. — Pierre Paul.

L'Autre. — Et de son vrai nom ?

L'Un. — Pierre Paul.

L'Autre. — C'est toujours ce qu'on veut me faire avaler. Tu crois vraiment que dans le temps, les gens pouvaient vivre sans véritable nom ?

L'Un. — C'était comme ça, je te le dis. Ils avaient des noms quelconques, et ces noms n'avaient aucune signification.

L'Autre. — Alors on aurait très bien pu les échanger.

L'Un. — En effet. Le nom n'avait aucune importance.

L'Autre. — Et ces noms n'avaient rien à voir avec *l'Instant* ?

L'Un. — Rien. *L'Instant* était inconnu.

L'Autre. — Je ne comprends pas. Tu veux dire que personne, absolument personne n'avait idée de l'Instant où il allait mourir ?

L'Un. — C'est cela. Personne.

L'Autre. — Dis-moi, sérieusement : tu peux concevoir une chose pareille ?

L'Un. — Pour être franc, non. C'est pourquoi ça m'intéresse tant.

L'Autre. — Mais personne ne l'aurait supporté ! Quelle incertitude ! Quelle angoisse ! Moi, je n'aurais pas été une minute en paix. Je n'aurais pas pu penser à autre chose. Comment vivaient ces gens ? Si on ne peut même pas faire un pas dehors ! Comment ont-ils formé des projets ? Comment pouvaient-ils programmer quoi que ce soit ? Je trouve ça effrayant.

L'Un. — Ça l'était. J'ai autant de mal à imaginer que toi.

L'Autre. — Mais le *crois*-tu ? *Crois*-tu que c'était comme ça ?

L'Un. — C'est bien pourquoi on étudie l'Histoire.

L'Autre. — Des histoires, tu veux dire. Je veux bien te croire qu'il y a eu des cannibales...

L'Un. — Et des pygmées...

L'Autre. — Des géants, des sorcières, des mastodontes et des mammouths, mais ça n'a rien à voir !

L'Un. — Quelles autres preuves veux-tu que je te donne !

L'Autre. — Je n'ai peut-être jamais essayé d'y voir clair. Ça semble *monstrueux* ! Incroyable.

L'Un. — Et pourtant, ça n'a pas empêché le monde de tourner.

L'Autre. — Peut-être que les gens étaient plus bêtes que maintenant. Stupides.

L'Un. — Comme des animaux, tu veux dire. Eux non plus ne pensent à rien.

L'Autre. — Oui. Ça chasse, ça mange, ça joue, et ça ne pense jamais à ce qui pourrait leur arriver.

L'Un. — Nous avons fait quelques avancées depuis.

L'Autre. — Quelques avancées ? On ne peut même pas parler d'humains, avant.

L'Un. — Et pourtant, les gens peignaient, écrivaient et faisaient de la musique. Il y avait des philosophes et des grands esprits.

L'Autre. — Ridicule. Le dernier savetier chez nous est plus philosophe, il sait ce qui va lui arriver. Il peut répartir à sa guise le temps qu'il a à vivre. Il peut sans angoisse faire des projets, assuré qu'il est de la durée de son existence. Il peut se fier au nombre des années aussi sûrement qu'à ses jambes.

L'Un. — Je considère la révélation de *l'Instant* comme le plus grand progrès dans l'histoire de l'humanité.

L'Autre. — C'étaient des sauvages, avant, voilà. De pauvres diables.

L'Un. — Des brutes.

Première partie

Une mère poursuit son petit garçon.

Mère. — Soixante-dix, Soixante-dix, où es-tu ?

Garçon. — T'arriveras pas à m'attraper, maman !

Mère. — Il faut toujours que tu me fasses perdre haleine.

Garçon. — Mais tu aimes bien me courir après, maman !

Mère. — Et toi, tu aimes bien me faire courir, vilain ! Où es-tu encore caché ?

Garçon. — En haut de l'arbre, lalalaire, tu peux pas m'attraper.

Mère. — Descends tout de suite, tu vas tomber, les branches sont pourries.

Garçon. — Et pourquoi je tomberais pas, maman ?

Mère. — Tu vas te faire mal.

Garçon. — Mais ça fait rien, maman. Pourquoi je me ferais pas mal ? Un garçon courageux ne craint pas la douleur.

Mère. — Bien sûr. Bien sûr. Il peut t'arriver malheur.

Garçon. — Pas à moi ! Pas à moi ! Je m'appelle Soixante-dix.

Mère. — On ne sait jamais. Il vaut mieux être prudent.

Garçon. — Mais maman, c'est toi-même qui me l'as expliqué.

Mère. — Qu'est-ce que je t'ai expliqué ?

Garçon. — Tu m'as dit que je m'appelle Soixante-dix parce que je vivrai soixante-dix ans. Tu as dit que tu t'appelles Trente-deux parce que tu dois mourir à trente-deux ans.

Mère. — Oui, oui. Mais tu peux te casser une jambe.